On n'entendait que le choc des armes. Parfois les éclairs illuminaient ce sinistre et sanglant champ de bataille.

On pouvait dire avec raison que ce duel était le jugement de Dieu.

Enfiin, Edmond, qui commençait à être fatigué, amena une feinte connue de lui seul.

Ernest n'eut pas le temps de parer l'épée de son adversaire.

L'épée d'Edmond était déjà entrée dans l'habit de son ennemi, et allait pénétrer d'un bord à l'autre le malheureux jeune homme, lorsque le premier tomba sur ses genoux, et rencontra l'épée d'Ernest, qui venait trop tard pour parer le coup de son adversaire, mais assez tôt pour arracher la vie à ce dernier.

Cependant Edmond ne mourut pas sur le coup.

Il se mit à crier : Au secours ! Au meurtre ! Au meurtre !

— Tais-toi, misérable ! ou je t'achève, fit Ernest.

Mais Edmond n'en continuait pas moins pour cela de crier.

— Eh bien ! meurs donc, puisque tu le veux ! s'écria Ernest.

Et de son épée il acheva son adversaire.

Il ne restait plus sur le champ de bataille que Pierre et Darcy ; Ernest voulut aider Pierre, mais celui-ci lui fit signe de ne pas se mêler de cette querrelle.

Le combat dura peu de temps après la mort d'Edmond.

La jeunesse prêtait à Pierre un secours utile. Aussi était-il toujours ferme, tandis que Darcy, qui n'était plus aussi souple que le comte de Lagusse, commençait à faiblir.

Enfin la fatigue s'empara de lui, et il n'eut plus la force de parer l'épée de Pierre , qui glissa rapide jusqu'au cœur de l'aventurier, du voleur, du meurtrier !

— Amen ! fit Ernest, quant à Darcy, Dieu ne voulait pas qu'il mourût par une autre main que la tienne, car c'est à toi qu'il a fait le plus de mal.

Pierre ne répondit rien.

— C'est le jugement de Dieu ! ajouta Ernest.

— Je crois que oui, fit Pierre.

Et ils partirent en toute hâte pour Montréal.

Ainsi des six hommes, qui s'étaient rencontrés et battus avec tant d'acharnement, les coupables seuls avaient été punis. Darcy avait reçu le châtiment de tous ses forfaits, et son complice Puivert n'avait pas été épargné. Edmond et Victor avaient été punis du vol des bijoux. Les innocents seuls survivaient.

Le doigt de Dieu était visible.

ÉPILOGUE.

En arrivant à Montréal, Ernest se rendit chez Darcy, pour instruire Julie du malheur qui lui arrivait. Pierre alla chez lui, où il croyait trouver Christine. Ne l'y trouvant pas, il rejoignit en toute hâte Ernest, qui avait eu le temps de raconter à sa bien-aimée tous les détails du drame sanglant qui venait d'avoir lieu.

Tout en pleurant sur la mort tragique de son père, elle ne pouvait méconnaître le doigt de Dieu.

Pourvu que son nom ne soit pas déshonoré, dit-elle.

— Il n'y a qu'un moyen, fit Ernest, c'est de partir sur le champ avec nous. Ainsi, nous ne serons pas arrêtés, et une fois de l'autre côté des frontières nous changerons de nom.

— Fuir avec les assassins de mon père !

— Vous vous trompez ; Pierre a non pas assassiné, mais loyalement tué votre père dans un duel bien en règle, et il n'y a que lui qui ait trempé son épée dans son sang. Rien ne peut donc empêcher notre union, à moins que vous ne m'aimiez pas.

— Ernest ! fit la jeune fille avec reproche.

Le bonheur est toujours égoïste. Ernest n'avait pas songé aux embarras qui pouvaient survenir entre Christine et Pierre. On sait que les deux jeunes gens ignoraient que Christine n'étaient pas la fille de Darcy.

A peine Julie avait-elle fini de parler que Pierre entra.

Julie lui dit de se rendre à la chapelle de la Providence, lui disant qu'il y trouverait Christine.

Il s'y rendit immédiatement.

Un quart d'heure après, ils étaient réunis tous les quatre.

Pierre et Ernest résolurent de prendre la fuite ; ils n'auraient pu se défendre que difficilement, et il aurait fallu pour cela attaquer la mémoire de Darcy, ce que par respect pour Julie, ils ne firent pas.

Le lendemain matin, les deux couples partaient par le premier train en route pour Portland.

Mais malgré le généreux sacrifice d'Ernest et de Pierre, la verité n'en fut pas moins connue, grâce à l'indiscrétion de Victor, qui avant de mourir, avait raconté à sa mère les nombreux crimes du comte de Lagusse, du soi-disant Darcy.

Celle-ci ne manqua pas de colporter tout ce qu'elle savait, et tout le monde sut bientôt, que Pierre dans son duel légitime avec Darcy, n'avait fait que punir l'assassin de son père et de sa mère.

Toutefois, le bruit courut que les demoiselles Darcy avaient pris le voile chez les Dames du Sacré-Cœur à Albany.

Ce qui fit croire à cette dernière assertion, c'est que la propriété et la fortune des Darcy fut dissipée en œuvres de charité, Pierre ayant défendu à Christine de toucher à cet argent.

Madame Lesieur rejoignit ses enfants à Portland La propriéte de N. fut vendue, et quelques jours plus tard, Madame Lesieur accompagné des deux nouveaux couples, s'embarquait pour la France.

Pierre continua à étudier le droit, à la pratique duquel il fut admis un an après son arrivée dans l'ancienne France.

Ernest s'ennuyait à rien faire.

Résolu enfin à faire quelque chose, il alla pendant quelque temps à l'école militaire. Il fit partie de la campagne d'Italie en 1859. Il y gagna le grade de capitaine. Depuis il a fait partie de toutes les campagnes de l'Empire, et en 1871, lors du second siége de Paris, le maréchal Mac-Mahon l'a promu au grade de colonel.

Pierre est devenu un avocat très-distingué du barreau de Paris, et si nous disions les noms sous lesquels s'abritent les deux héros de ce récit, plusieurs de nos lecteurs seraient agréablement surpris.

FIN.